

I. La communication : Roman Jakobson (1896- 1982)

Savoir communiquer, c'est savoir vivre avec les autres. Vous devez être capable de faire passer votre message efficacement et d'aider les autres à vous faire passer le leur. Dès lors que vous faites l'effort de considérer chaque personne dans son individualité, de vous adapter à elle, elle sait que vous la respectez en tant qu'individu et vous respecte à son tour.

Une bonne communication vous permet d'utiliser pleinement toutes vos autres compétences. En effet, votre capacité à motiver, à déléguer, à organiser, à résoudre les problèmes et à obtenir des informations dépend de votre facilité à communiquer avec les autres.

1. Définition du langage

Le langage est défini par Jean Dubois dans son dictionnaire de linguistique comme étant :

La capacité, spécifique à l'espèce humaine, de communiquer au moyen d'un système de signes vocaux mettant en jeu une technique corporelle complexe et supposant l'existence d'une fonction symbolique et de centres corticaux génétiquement spécialisés. Ce système de signes vocaux utilisé par un groupe social (ou communauté linguistique) déterminé constitue une langue particulière.

Par les problèmes qu'il pose, le langage est le lieu d'analyses très diverses, impliquant des rapports multiples : la relation entre le sujet et le langage, qui est le domaine de la psycholinguistique, entre le langage et la société, qui est le domaine de la sociolinguistique, entre la langue comme un tout et les parties qui la constituent, entre la langue comme système universel et les langues qui en sont les formes particulières, entre la langue particulière comme forme commune à un groupe social et les diverses réalisations de cette langue par les locuteurs, tout cela étant le domaine de la linguistique. Ces divers domaines sont nécessairement et étroitement reliés les uns aux autres.

2. Langage et communication

Dans un sens très large, on pourra dire que tout langage est communication et que tout mode de communication est langage. Lorsqu'un navire croise un autre navire en mer et qu'il hisse certains pavillons, il communique, et il utilise un langage.

Cependant, pour que la communication soit vraiment langage, il faut que les signaux émis puissent s'articuler. Cette caractéristique permet peut-être d'opposer la communication humaine et la communication animale. Dans les systèmes de communication animale, il semble que, chaque fois qu'il y a un message, l'unité la plus petite de ce message soit le message tout entier, dans sa globalité,

chaque message s'opposant aux autres. A l'inverse, la communication verbale humaine est langage dans la mesure où elle utilise des unités articulées entre elles : phonèmes et morphèmes. (Siouffi G., Van Raemdonck D. 2007 : 17)

En effet, les premières théories de la communication furent élaborées par des ingénieurs désireux de bâtir des réseaux de télécommunications (téléphone, télégraphe, etc.). A cette fin, ils ont proposé de modéliser la communication sur la base d'un schéma relativement simple comportant un émetteur, un récepteur et un message. Pour être communiqué, un message doit se présenter sous la forme d'un *code*, autrement dit, d'un ensemble de signaux ayant fait l'objet d'un choix et susceptibles d'être identifiés, et d'un *canal*, médium par lequel sont transmis les signaux codés. Le but général de la communication est de transmettre une information.

3. Linguistique et communication

Considérer le langage sous l'angle de la communication suppose qu'on lui reconnaisse d'abord la mission de transmettre l'information. C'est la manière dont une école américaine, l'école de Palo Alto considère le langage. Ainsi, on pourra s'intéresser à la manière dont cette information est transmise, à ce qui vient éventuellement entraver sa bonne transmission, ainsi qu'à la quantité d'informations nouvelles apportées par le message.

Toutefois, le langage verbal humain ne peut se réduire à un processus de transmission d'information dans la mesure où, dans l'échange verbal, le contexte joue un rôle trop important. Dans notre réception des énoncés produits par autrui, en effet, il arrive souvent que nous nous intéressions moins au contenu informationnel strict qu'à ce qu'il recouvre en termes d'intention. Une phrase aussi simple au niveau de l'information que « il fait chaud », par exemple, pourra être comprise comme une invitation discrète à ouvrir la fenêtre. C'est ainsi qu'on est souvent amené à séparer, pour analyser la portée réelle des énoncés, leur apport d'information et leur fonction de communication.

La linguistique utilise donc la notion de *communication* en deux sens : le premier est à rattacher à la notion d'information et de transmission d'information, le second est plus large et recouvre la description de tous les processus qui interviennent lorsque deux ou plusieurs personnes se trouvent dans une situation où elles communiquent en utilisant le langage verbal.

4. Le schéma de la communication de Jakobson

Pour décrire la fonction de communication du langage, et les différentes composantes qui y sont impliquées, les linguistes ont eu recours à des schémas descriptifs. C'est surtout le schéma de Jakobson qui a retenu l'attention :

Quand je parle à un interlocuteur, je suis le *destinateur* d'un message, il en est le *destinataire*. Nous sommes tous les deux inscrits dans un *contexte*, qui peut être verbal (la conversation en cours) ou situationnel (la situation dans laquelle nous nous trouvons). Le *message* renvoie à un *réfèrent*, il parle de quelque chose. Pour pouvoir être transmis et interprété, le message requiert un *code* partagé par les deux participants. Ce code correspond à un stock dans lequel on choisit entre les unités pour construire un message. La transmission se fera si un *contact* s'établit ; ce contact est le résultat d'un connexion physique (le support des ondes sonores pour le message oral, le support visuel pour le message écrit), physiologique (la vue et l'ouïe interviennent) et psychologique (destinateur et destinataire ont tous deux l'intention de communiquer). Jakobson (1963) schématise ainsi ce scénario :

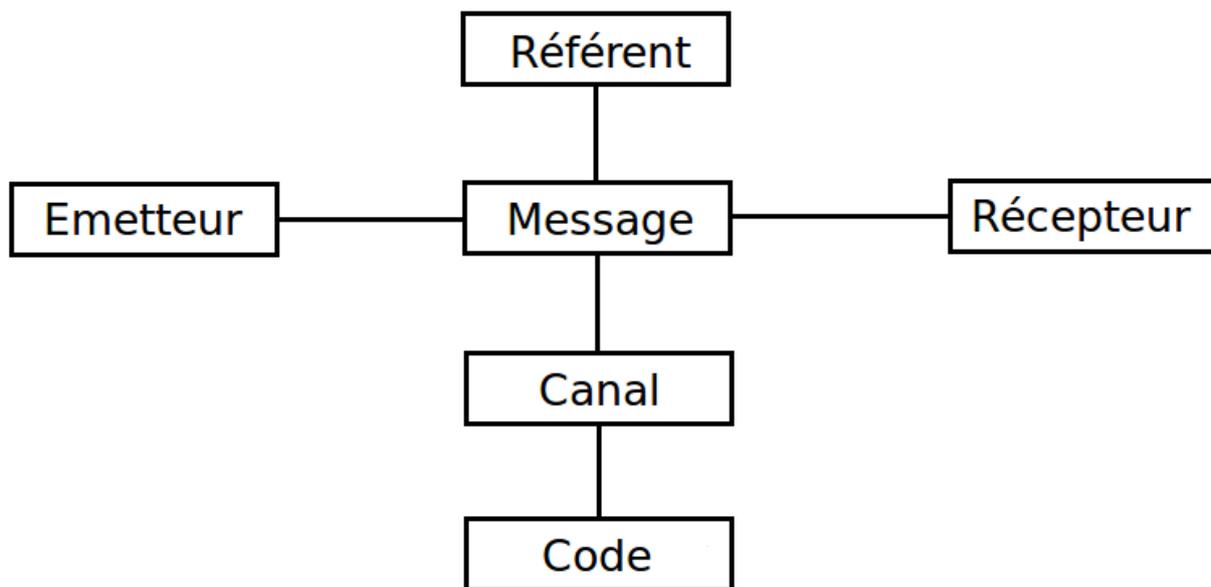


Fig. : le modèle de Roman Jakobson¹

5. Les fonctions du langage

¹Les six pôles présents dans un acte de communication : émetteur (producteur d'un objet), récepteur (destinataire de l'objet), réfèrent (ce de quoi parle l'objet), canal (support physique de l'objet, Ex. un écran d'ordinateur), code (règles permettant d'attribuer une signification à l'objet), message (lieu d'interaction des cinq facteurs énoncés ci-dessus, signe ou ensemble de signes).

Roman Jakobson considère que le langage a un but : il vise à réaliser l'intention d'exprimer et de communiquer qui anime le locuteur. Pour le linguiste danois Louis Hjelmslev, le langage est également le lieu et l'outil de la formulation de la pensée et donc de sa mise en œuvre.

En fait, le langage remplit plusieurs fonctions. Jakobson en dénombre six. On peut les répartir en deux groupes principaux : celles par lesquelles le langage parle du monde et celles par lesquelles il parle de lui-même :

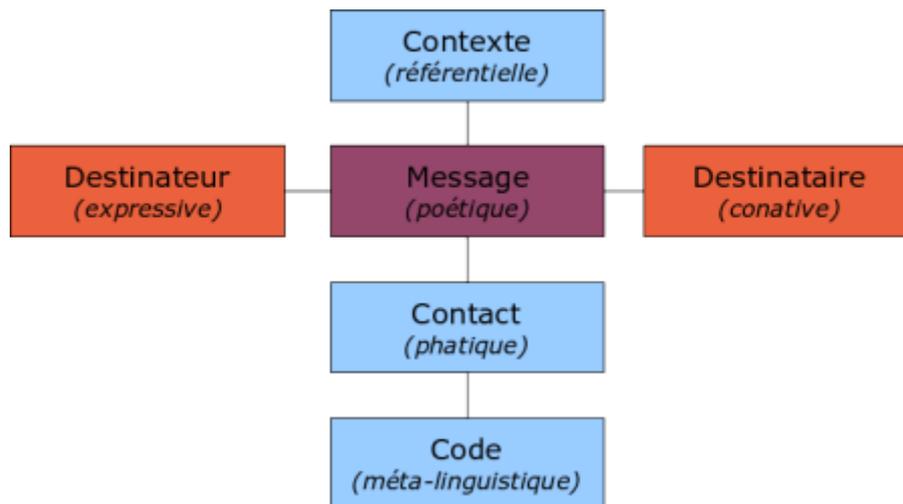


Fig. : Les fonctions du langage

La fonction référentielle, renvoie à un contexte ou situation de communication. Elle est fondée sur le référent et établit une relation entre le message et l'objet auquel il renvoie. C'est la fonction utilisée pour donner une information, décrire la réalité, rapporter objectivement un événement. Les messages sont purement informatifs, le contenu des messages est objectif et prédominant dans certains types d'énoncé comme : récit, poésie épique, documents publicitaires, textes de loi, etc. Les verbes conjugués à la troisième personne du singulier et du pluriel sont la marque de cette fonction.

La fonction émotive/expressive concerne l'émetteur et elle a comme but l'expression directe de l'attitude du locuteur à l'égard de ce dont il parle. Tout message porte une trace affective, vraie ou feinte, exprimée habituellement par des interjections, des exclamations ou des intonations. La référence est le sujet parlant. La fonction émotive prédomine dans la poésie lyrique, dans le journal autobiographique et les mémoires, etc.

La fonction phatique porte sur le canal dont l'objet est le contact avec l'interlocuteur. Elle a pour but la fixation, le prolongement ou l'interruption de la communication et vérifie le fonctionnement

du canal ou du circuit. Le message est alors dominé par le maintien de la relation entre les interlocuteurs présents. Il ne s'agit pas de parler des faits, mais d'entrer en relation. Il n'y a pas de communication sans un effort pour établir le contact avec l'interlocuteur et surtout le maintenir. Cette fonction du langage peut se manifester par un échange de formules rituelles ou par des dialogues qui se proposent de continuer une communication : « Allô », « n'est-ce pas », « eh bien », « ben », « heu », « tu vois », « tu sais », « bonjour », « ça va », etc., prouvant ainsi que le langage n'est pas un simple instrument de communication d'un contenu. Derrière cette fonction, se profile la fonction interpersonnelle qui permet d'exprimer les relations sociales et personnelles. Habituellement, la fonction phatique est omniprésente à l'oral, mais elle intervient à l'écrit aussi lorsque le souci est de rester dans le parler quotidien.

Quand la communication est centrée sur le code, on parle de la **fonction métalinguistique**. Cette fonction s'exerce lorsque l'échange porte sur le code lui-même et que les partenaires vérifient qu'ils utilisent bien le même code. C'est le discours sur le discours, c'est utiliser un langage pour expliquer un autre langage (Ex. c'est-à-dire, autrement dit, en d'autres termes)

On fait appel à la capacité qu'a la langue de pouvoir expliciter ses propres codes, ses propres règles et son propre lexique. La fonction métalinguistique est un peu particulière, car, parmi tous les systèmes de signes, le langage est le seul à pouvoir se prendre comme propre référent – les définitions, les explications, les commentaires, etc.

Par la **fonction conative**, le message acquiert une valeur pragmatique orientée sur le destinataire. Elle suppose une dimension interpersonnelle, interactionnelle – il s'agit de reconnaître au langage une visée intentionnelle sur le destinataire et une capacité d'avoir sur ce dernier un certain effet. Elle va efforcer le récepteur à agir, à écouter, à émouvoir, etc. Les ordres, les défenses, les plaidoiries des avocats, les prédications religieuses et les conseils en sont quelques illustrations. Du point de vue grammatical, les verbes à l'impératif et le pronom personnel tu/toi sont l'expression la plus directe de cette fonction.

La **fonction poétique**, caractérisée par l'accent mis sur le message lui-même, n'est pas la seule fonction de l'art du langage. Elle met en évidence le côté palpable des signes et approfondit par-là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets. Il s'agit donc de mettre en évidence tout ce qui constitue la matérialité propre des signes et du code. Elle ne se limite pas à la seule poésie, car tout message est expressif. L'accent est mis sur le message dont la forme importe autant que le fond. La rime, la métaphore, l'antithèse, l'ironie, les jeux des mots font partie des procédés qui ont une fonction esthétique et qui font que le message comporte plus d'information que le message lui-

même. La fonction poétique porte sur les structures interpersonnelles et textuelles du message – la poésie, les documents exploitant les ressources de l’imaginaire, etc.

Les fonctions du langage existent rarement à l’état pur, et c’est souvent plusieurs fonctions que prennent les messages de façon simultanée. Le modèle de Jakobson devait permettre de classer les différentes formes de production langagière selon les genres en fonction de la fonction dominante puisque, évidemment, les différentes fonctions existent dans tout texte, dans toute production langagière.

6. Le schéma de Jakobson revisité

Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980 :19) reprend et complète le schéma de Jakobson en s’intéressant davantage aux interlocuteurs qu’au message linguistique. Sa représentation met l’accent sur la communication en tant qu’échange entre deux individus distincts.

Le schéma de Jakobson a été reformulé après avoir été critiqué par Kerbrat-Orecchioni en soulignant que : « l'utilisation abusive ou première du schéma jakobsonien me paraît risquer de renforcer des représentations sur le travail à faire et la langue à parler, et devenir ainsi une sorte d'étalon normatif. Dans la mesure où les ratés de la communication - les "bruits" - apparaissent comme marginaux ou évitables, la lecture du schéma jakobsonien (dans le sens d'une "communication parfaite") peut laisser penser que si l'on maîtrise le code dans un canal donné la communication réussira ; si elle ne réussit pas, c'est de l'entière responsabilité linguistique de l'émetteur (ou du récepteur). À la limite, on sait ou on ne sait pas (comme on connaît ou on ne connaît pas l'orthographe). Cette appréhension aboutit ainsi à une réduction des éléments mis en jeu dans une situation donnée. Elle peut conforter les apprenants dans l'idée qu'on doit leur enseigner les procédés et les règles à appliquer, alors qu'il s'agit de favoriser un apprentissage personnel. Le problème me semble davantage se poser en termes de contraintes (conditions matérielles et psychologiques, genre et type discursifs, statut...) et de choix à l'intérieur de ces contraintes. D'autre part l'intercompréhension n'est pas obligatoirement complète : elle peut être, elle est partielle. ». Voici le modèle proposé par Kerbrat-Orecchioni :

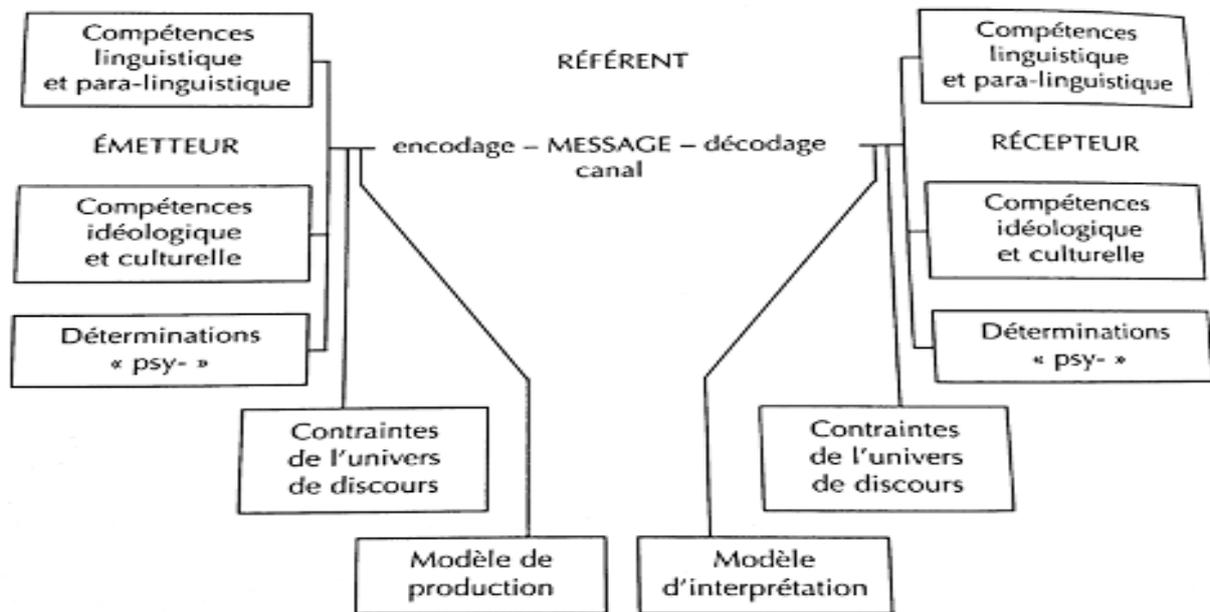


Fig. Reformulation du schéma de Jakobson

On constate que Catherine Kerbrat-Orecchioni rejoint Roman Jakobson dans sa conception des interlocuteurs en tant qu'entités actives mais elle va plus loin en les considérant comme des entités sociales, soit des individus particuliers, chacun ayant des compétences (idéologique/culturelle ; linguistique/paralinguistique) et déterminations (psychologique/psychanalytique) qui lui sont propres ; l'ensemble de ces compétences étant capitales puisqu'elles influencent la production et la compréhension du message. De ce fait, selon elle, les participants à l'échange verbal ne partagent pas complètement le même code homogène, chacun ayant un idiolecte particulier ; les idiolectes des interlocuteurs renferment des similitudes (au niveau des répertoires linguistiques, de certains savoirs partagés, etc.) mais ne sont pas identiques.

Enfin, nous voyons apparaître dans le schéma de Catherine Kerbrat-Orecchioni l'univers du discours et les contraintes qui y sont liées. Cet univers, qui influence le déroulement de la communication, englobe « (1) la situation de communication », qui correspond aux conditions concrètes dans lesquelles se réalise la communication, soit toutes les données situationnelles ; et « (2) les contraintes stylistico-thématiques » (Kerbrat-Orecchioni, 1999/2009, p. 12) qui renvoient au genre (didactique, narratif, descriptif, argumentatif, etc.) et au thème de la communication. Malgré des apports importants, dont l'ouverture à la dimension sociale et à l'environnement, Catherine Kerbrat-Orecchioni précise que son schéma reste trop simplifié car les éléments sont présentés de façon

juxtaposée et figée ; or, la réalité est plus complexe et les frontières entre les éléments sont souvent floues.

La Glossématique (L. HJELMSLEV)

1. La glossématique comme un prolongement du structuralisme saussurien

Parmi toutes les tendances de la linguistique européenne, c'est la *glossématique*, fondée par le linguiste danois *Hjelmslev* (1899-1965) qui se prétend la seule véritable continuation de l'enseignement saussurien. Stimulé par le succès qu'a connu le « *Cercle de linguiste de Prague* », il fonde en 1931 le « *Cercle de linguistique de Copenhague* ». Son ouvrage publié en 1943 s'intitule « *Prolégomènes à une théorie du langage* ».

Etymologiquement, le terme de glossématique est d'origine grecque, il dérive de « *glôssa* » qui signifie « *langue* » (Dictionnaire Le Nouveau Petit Robert, 1995 : 1024).

2. Redéfinition de la notion de signe

Son étude qui se rapporte essentiellement au signe linguistique, se présente comme l'explication des intuitions profondes de Saussure. La *glossématique* se veut une théorie mathématique ; Hjelmslev parle d'« *algèbre immanente des langues* ». Sa réflexion part de l'idée saussurienne suivante : « *la langue est une forme et non une substance et que chaque langue organise le réel à sa manière.* »

Ex : *l'eau a la forme du récipient dans lequel elle se trouve.*

L'eau représente la *substance* et le récipient représente la *forme* c'est-à-dire c'est la communauté linguistique qui donne une forme à la langue. Ainsi la langue est le récipient, la forme correspond à la structure de la langue et la substance correspond à la réalité extralinguistique.

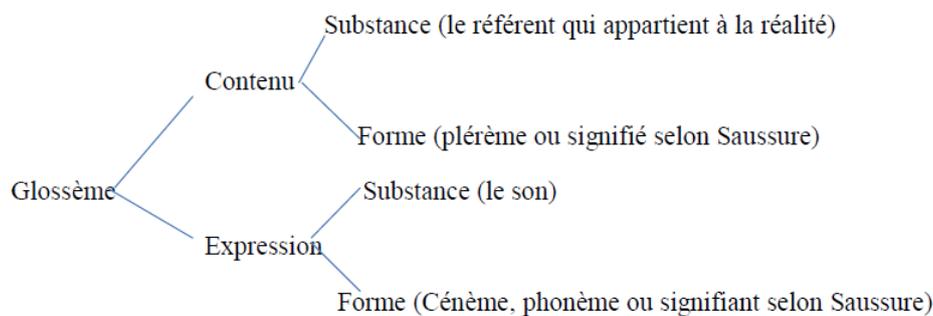
En reprenant, ainsi, l'opposition signifiant/signifié, ce disciple de F. DE SAUSSURE a préféré créer sa propre terminologie. La glossématique, comme son nom l'indique, se base sur le concept de *glossème*, qui remplace celui du signe, dont la définition est la suivante : « *en glossématique, on appelle glossème les formes minimales que, sur le plan de l'expression comme sur le plan du contenu, l'analyse détermine comme invariants irréductibles* » (DUBOIS, J., *et.al.* 1973 : 236).

Il a employé aussi le terme d'*expression* à la place du *signifiant* et celui du *contenu* au lieu du *signifié*. Chacun de ces deux termes a une forme et une substance. Le *glossème* correspond aussi bien au **cénème**, le segment de base distinctif faisant partie du plan phonique, qu'au **plérème**, la plus petite unité appartenant au plan sémantique.

La forme du contenu (ou du signifié) découle de la combinaison de plusieurs *plérèmes*, celle de l'expression (ou du signifiant) résulte de l'agencement de plusieurs *cénèmes* (ou de plusieurs phonèmes). La forme du contenu et celle de l'expression constituent le signe linguistique (glossème).

Ainsi, la langue n'est pas étudiée en tant que substance, c'est-à-dire comme unités minimales signifiantes, plérèmes, ou comme unités de base pertinentes, cénèmes, car elles ne sont pas capables de fonctionner seules. Elles fonctionnent au sein d'une structure, c'est-à-dire à l'intérieur de la forme du plan sémantique (du contenu ou du signifié) et à l'intérieur du plan phonique (de l'expression ou du signifiant).

Cette distinction *forme/substance* sera systématisée par *Hjelmslev*



Alors que Saussure ne voyait dans le signe linguistique que deux niveaux (la forme est à la fois le plan des réalités sémantiques et phoniques et la substance, la réalité extralinguistique), Hjelmslev lui, en distinguera quatre :

- *La substance du contenu* : c'est la réalité extralinguistique qui n'est pas encore structurée par la langue. « Elle est la totalité de ce que le locuteur a dans la tête quand il articule un énoncé, la totalité (probablement différente) de ce qu'en tire dans sa tête un auditeur. » C'est la somme de toutes les expériences vécues quand on prononce un énoncé. La substance du contenu peut-être comparée à l'arc-en-ciel dont les couleurs ne sont pas organisées.
- *La forme du contenu* : c'est ce qui correspond grosso-modo au signifié (Sé) de Saussure. C'est la substance du contenu structurée en forme. Elle correspond au découpage des couleurs de l'arc-en-ciel : violet, indigo, bleu, vert, jaune, oranger et rouge. C'est en d'autres termes la façon dont chaque langue construit et organise le sens.
- *La substance de l'expression* : C'est la masse des sons articulables non encore structurés par la

langue. **Ex:** [v- l-r-i] = masse sonore non structurée par la langue du signe livre.

- *La forme de l'expression* : c'est ce qui correspond au signifiant de Saussure ; c'est la substance de l'expression structurée en forme c'est-à-dire la façon dont la langue organise son matériau sonore (phonèmes ordonnés). Ex. [livr]

Pour donner un exemple complet des quatre niveaux du signe linguistique selon Hjelmslev, nous prendrons le cas de la poule dans la cour du fermier :

- La poule en tant que volatile est la réalité extralinguistique, c'est la substance du contenu
- Lorsqu'on la conceptualise c'est-à-dire lorsqu'on l'intègre à la langue, nous aurons la forme du contenu (oiseau – domestique – basse-cour).
- Lorsqu'on choisit les sons qui vont permettre de nommer ce volatile qu'est la poule [u- p - l], nous aurons ce qu'on appelle la substance de l'expression.
- Lorsqu'on organise, ordonne ces sons pour nommer ce volatile [pul], nous obtenons la forme de l'expression.

Autres exemples:

Le signe « jument » est décomposable en figures d'expression que sont les *cénèmes* (phonèmes) [zymă]. Les figures du contenu ou *plérèmes* sont « cheval » + elle (élément féminin).

Le signe « auto » a pour *cénème* [oto] et pour *plérèmes* : véhicule + traction par moteur + quatre roues + transport des personnes.

Le signe linguistique « père » a pour *cénème* [pər] et pour *plérèmes* : ascendant + premier degré + mâle.

Le signe linguistique « fille » a pour *cénème* [fi] et pour *plérèmes* : descendant + premier degré + femelle.

3. Critique de la glossématique

La glossématique est importante dans l'histoire de la linguistique car elle l'a aidée à progresser par sa rigueur. Elle a fait réfléchir les linguistes sur la nature du signe linguistique. Après un premier succès de la glossématique, on s'est aperçu que son apport pour améliorer les méthodes de la linguistique descriptive n'était pas très significatif. On lui a reproché notamment un débordement terminologique et de mener la même analyse formelle sur le plan phonique et sur le plan sémantique, ce qui laisserait à penser qu'il y a isomorphisme (propriétés communes) entre les deux

plans c'est-à-dire que l'organisation de la forme du contenu serait analogue à l'organisation de la forme de l'expression, en d'autres termes que, d'une part, le signifiant va se décomposer en phonèmes ou *cénèmes* et le signifié va se décomposer en *plèrèmes*. Ce qui est une contradiction avec la théorie fonctionnaliste de la double articulation du langage.

Activité

Donnez le plan phonique (l'expression) et le plan sémantique (le contenu) des signes suivants : Fauteuil, garçon, voiture, pastèque, tigre.

I.2.2. Le corrigé**Fauteuil**

Le plan phonique (l'expression)

/fotœj/

Le plan phonique du signe "fauteuil" se compose de cinq cénèmes (phonèmes) : /f/, /o/, /t/, /œ/, /j/.

Son plan sémantique (son contenu)

Le fauteuil est «un siège + genre "il", sur pieds, pour s'asseoir, pour plusieurs personnes, avec accoudoirs».

Le plan sémantique (le contenu) du signe "fauteuil" renferme les plérèmes qui suivent : «un siège + genre "il"», «sur pieds», «pour s'asseoir», «pour plusieurs personnes», «avec accoudoirs».

Garçon

Le plan phonique (l'expression)

/garʃɔ̃/

Le plan phonique du signe "garçon" est constitué des cénèmes (des phonèmes) suivants : /g/, /a/, /ʀ/, /s/, /ʃɔ̃/.

Son plan sémantique (son contenu)

Le garçon est «un être humain + genre "il", animé, jeune, bipède».

Le plan sémantique (le contenu) du signe "garçon" inclut les plérèmes suivants : «un être huân + genre "il"», «animé», «jeune», «bipède»

Voiture

Le plan phonique (l'expression)

/vwatyr/

Le plan phonique (l'expression) du signe "voiture" est formé des cénèmes (des phonèmes) qui suivent : /v/, /w/, /a/, /t/, /y/, /r/.

Son plan sémantique (son contenu)

La voiture est «un véhicule routier + genre "elle", à quatre roues, à deux ou à quatre portes, équipé d'un moteur à explosion, servant à transporter les gens».

Son plan sémantique (son contenu) contient les unités minimales signifiantes (les plérèmes) suivantes : «un véhicule routier + genre "elle"», «à quatre roues», «à deux ou à quatre portes», «équipé d'un moteur à explosion», «servant à transporter les gens»

Pastèque

Le plan phonique (l'expression)

/pastɛk/

Le plan phonique (l'expression) du signe "pastèque" contient les segments de base pertinents (les cénèmes) suivants : /p/, /a/, /s/, /t/, /ɛ/, /k/

Son plan sémantique (son contenu)

La pastèque est «un gros fruit + genre "elle", à écorce lisse verte, à chair rose comestible, sucrée, pleine d'eau»

Le plan sémantique (le contenu) du signe "pastèque" comporte les plérèmes qui

suivent : «un gros fruit + genre "elle"», «à écorce lisse verte», «à chair rose comestible», «sucrée», «pleine d'eau»

Tigre

Le plan phonique (l'expression)

/tigr/

Le plan phonique (l'expression) du signe "tigre" renferme les unités minimales distinctives (les cénèmes) suivantes : /t/, /i/, /g/, /r/.

Son plan sémantique (son contenu)

Le tigre est «un animal sauvage + genre "il", carnivore, félin, quadrupède, au pelage jaune roux rayé de bandes noires transversales, vivant en Sibérie et en Asie du Sud-Est ».

Le plan sémantique (le contenu) du signe "tigre" inclut les unités minimales signifiantes (les plérèmes) suivantes : «un animal sauvage + genre "il"», «carnivore», «félin», «quadrupède», «au pelage jaune roux rayé de bandes noires transversales»,

«vivant en Sibérie et en Asie du Sud-Est».

II. LES GRANDES THEORIES DE LA LINGUISTIQUE

Après Saussure et le cours de linguistique général, l'organisation de la langue sera appelée structure. Saussure n'a pas vraiment parlé de structure mais de système. Mais ça ne change rien car ces deux termes renvoient à la même réalité. Ils renvoient à un ensemble d'éléments (unités) qui sont liés par des relations et dont l'organisation obéit à des règles.

Après Saussure, toutes les démarches théoriques qui envisageront la langue comme un système, une structure ; seront appelés structuralistes. Et une des caractéristiques principales du structuralisme, est qu'il considère que la linguistique a pour unique et véritable objet d'étude, la langue étudiée en elle-même et pour elle-même.

La notion de structure est très large, le structuralisme va regrouper différents courants dont le structuralisme européen et le structuralisme américain. Pour le structuralisme européen, la notion de structure renvoie à « *l'arrangement d'un tout en parties et la solidarité démontrée entre les parties du tout qui se conditionnent mutuellement* » (Emile Benveniste dans l'ouvrage *Problèmes de linguistique générale* paru en 1966). On voit que cette conception, avec des éléments qui se conditionnent mutuellement, rejoint l'idée de Saussure que la valeur des unités dépend des rapports qu'elles entretiennent avec les autres unités. Finalement dans cette conception, une structure est un système où tous se tient. Toutes les unités sont reliées entre elles, par des relations de sens (syntaxiques, de formes...) → ex : *chaise* : « est un siège à dossier et sans bras pour une personne » → *poule et autruche* (oiseaux).

1. LE STRUCTURALISME

Le structuralisme est un courant des sciences humaines des années 1960 qui s'inspire du modèle linguistique et appréhende la réalité sociale comme un ensemble formel de relations. Ce courant vise à privilégier d'une part la totalité par rapport à l'individu, d'autre part la synchronicité des faits plutôt que leur évolution, et enfin les relations qui unissent ces faits plutôt que les faits eux-mêmes dans leur caractère hétérogène.

Le structuralisme trouve son origine dans le Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure (1916), qui propose d'appréhender toute langue comme un système dans lequel chacun des éléments n'est définissable que par les relations d'équivalence ou d'opposition qu'il entretient avec les autres, cet ensemble de relations formant la « structure ». Néanmoins, le

Cours de linguistique générale ne fait aucunement mention du mot « structure » lui-même. La postface « Lire Saussure aujourd'hui » de Louis-Jean Calvet précise : « La notion de système tout d'abord (ce qu'on appellera plus tard structure¹). »

Pour les structuralistes, les processus sociaux² sont issus de structures fondamentales qui sont le plus souvent non conscientes. Ainsi, l'organisation sociale génère certaines pratiques et certaines croyances propres aux individus qui en dépendent. Cette théorie s'appuie sur la linguistique, Ferdinand de Saussure ayant montré que toute langue constitue un système au sein duquel les signes se combinent et évoluent d'une façon qui s'impose à ceux qui la manient.

S'inspirant de cette méthode, le structuralisme cherche à expliquer un phénomène à partir de la place qu'il occupe dans un système, suivant des lois d'association et de dissociation.

- **Le structuralisme en linguistique**

Dans les années 1920, la linguistique se définit comme un domaine de recherche particulier à l'intérieur du mouvement positiviste³ et scientifique des sciences humaines. La linguistique est alors sous l'influence de deux hommes : Ferdinand de Saussure (1857-1913), dont le Cours de linguistique générale (1916) vient de dégager la notion de langue, par différence avec le langage, et qui oppose langue et parole ; et Edward Sapir (1884-1939), qui a posé pour la typologie des langues des critères formels et non plus historiques, et qui, dans cette perspective, oppose le pattern (« structure ») et la réalité parlée. Saussure avait proposé dès les années 1900 une hypothèse générale sur la nature et le fonctionnement du langage ; Sapir, indépendamment de Saussure, avait établi plusieurs distinctions qui annoncent le structuralisme, comme celle entre phonologie et phonétique, synchronie et diachronie.

Le principe fondamental du structuralisme peut être énoncé comme un principe d'immanence, en fonction duquel un énoncé réalisé ne peut être analysé qu'à partir de ses propriétés internes.

¹ Une structure est « une entité de dépendances internes » (Hjelmslev)

² En psychologie sociale, un processus social ou processus interpersonnel est une manière dont l'information qui provient des individus ou groupes de personnes nous entourant affectent nos pensées, nos actions et nos émotions comme, la culture, les normes sociales, etc...

³ Le terme positivisme désigne un ensemble de courants qui considère que seules l'analyse et la connaissance des faits vérifiés par l'expérience peuvent expliquer les phénomènes du monde. La certitude en est fournie exclusivement par l'expérience scientifique. Il rejette l'introspection, l'intuition et toute approche métaphysique pour expliquer la connaissance des phénomènes.

Cela implique qu'on ne peut recourir à des analyses externes, historiques par exemple. L'étymologie en particulier ne sert à rien dans un énoncé du genre « le garçon mange la soupe à huit heures ». Ce qui compte, c'est l'étude synchronique, « qui s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant les termes co-existant et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective », et l'étude diachronique, « qui étudiera au contraire les rapports reliant les termes successifs non aperçus par une même conscience collective et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux ». Cela a pour conséquence de remettre l'analyse linguistique au plan de l'énoncé même, et de refuser d'en sortir.

Ce même principe impose de plus d'établir une coupure radicale entre l'énoncé produit et les différents participants de la communication linguistique. Seul compte l'énoncé réalisé ; les motivations psychologiques de l'émetteur, les composants situationnels dans lesquels il est produit doivent être éliminés dans l'analyse. Pour décrire une langue, il faut partir d'un corpus constitué d'énoncés produits par un « locuteur natif » de la langue en question. Ces énoncés doivent être homogènes, provenir d'un locuteur représentatif de sa communauté linguistique.

La distinction entre langue et parole fait de la langue l'ensemble du corpus tel qu'il vient d'être défini et de la parole une réalisation particulière à partir de la langue. La langue est donc un ensemble clos, sur lequel on peut appliquer plusieurs procédures d'analyse pour dégager les unités de langue et les règles de combinaison entre ces unités.

Des oppositions importantes ont été dégagées par Saussure ; il pose en effet que la langue est un fait social, tandis que la parole est un fait individuel, et que la langue est un fait de mémoire, alors que la parole est un fait de création. Chomsky reprendra cette distinction en la généralisant sous la forme de la distinction compétence et performance.

Le fonctionnement de la langue suppose un principe essentiel au structuralisme, à savoir la nécessaire existence d'un ensemble de règles régissant les rapports entre ces unités.

L'apport décisif du structuralisme est d'avoir redéfini la notion de valeur. La valeur de l'unité linguistique n'est ni réductible à son aspect de signifié (c'est-à-dire à son contenu de signification), ni à son aspect de signifiant (c'est-à-dire à sa forme acoustique, ou graphique).

La valeur est liée au rapport entre le signifiant et le signifié, rapport qui constitue un élément original dans tout système linguistique. Cela oblige à définir chaque unité linguistique par opposition aux autres unités linguistiques, et met la négativité au cœur de leur nature ; comme

le dit Saussure : « Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas. »
On définit les unités d'un système linguistique en opposition les unes avec les autres.

Dans l'exemple (« le garçon mange la soupe à huit heures »), l'important est qu'à le garçon puisse être substitué un autre item de la même classe que lui, du genre « la fille », « l'homme » ; a mangé la soupe, un autre groupe de mots du genre « boit du lait » ; à soupe, un autre mot du genre « une pomme ». L'analyse structurale définit donc des unités substituables. Cet exemple permet de constater que deux opérations ont été mises en œuvre : la segmentation et la substitution. L'analyse structurale vise à délimiter les unités au travers de leurs relations. Les relations qui unissent les unités sont de deux types : les unes définissent les rapports existants entre chaque élément de l'énoncé (par exemple le garçon mange), les autres définissent les éléments en fonction de leur place dans l'énoncé, c'est-à-dire la classe des éléments susceptibles d'apparaître à chaque place de l'énoncé au complet (par exemple soupe, pomme, ou encore mange, dévore). Les relations du premier type sont dites syntagmatiques, les secondes, du type paradigmatique. Cette optique conduit à faire de la description linguistique un ensemble de procédures organisé en niveaux, qui, chacun, permettent de classer les éléments en unités spécifiques distinctes. Ainsi, un phonème⁴ se définit au niveau phonologique, le morphème⁵ au niveau morphologique. Chaque unité peut se substituer avec des unités de même niveau et chaque unité s'intègre dans une unité de niveau supérieur, dont elle est un constituant. Par exemple, les phonèmes /p/ et /r/ dans un contexte qui serait du genre /-a/ ou /-i/ : on a ainsi les unités phonétiques /pa/ et /ra/ ; en même temps /p/ et /r/ sont constitutifs des morphèmes /pas/ et /rat/ ou encore /pi/ et /riz/.

Le linguiste français Émile Benveniste (1902-1976), qui se rattache au courant structuraliste, définit quatre niveaux d'analyse : le niveau des traits distinctifs, le niveau phonologique, le niveau morphologique et le niveau phrastique. Pour bien situer ce modèle d'analyse, il faut reprendre la définition fondamentale du constituant immédiat⁶ telle que l'a formulée le

⁴ Le phonème n'a pas de sens en lui-même, mais on ne peut pas l'échanger contre un autre phonème sans changer le sens, on dit qu'il a une fonction distinctive.

⁵ Le morphème a une signification, c'est une unité minimale significative, la plus petite unité qui possède encore du sens. C'est l'étude de la façon dont sont formés les "mots". abatt-age fait d'abattre abatt-ement fait d'être abattu. chant-eur jongl-eur jou-eur ("eur" = celui qui fait l'action, "eur" est un morphème.)

⁶ Les constituants immédiats de la phrase sont les constituants qui sont "dominés" directement par la phrase et qui peuvent à leur tour être segmentés. La phrase est donc organisée en couches successives de constituants. L'analyse en constituants immédiats consiste à constituer une

linguiste américain Leonard Bloomfield (1887-1949). L'analyse en constituants immédiats est une méthode de décomposition des phrases qui consiste à isoler les segments qui « constituent immédiatement » chaque phrase, la phrase étant l'élément le plus vaste considéré (on pourrait en prendre de plus vastes : le paragraphe, le discours ou encore le chapitre, le livre, etc.). Puis on définit les segments qui constituent immédiatement ceux qui viennent d'être dégagés, et ainsi de suite jusqu'aux morphèmes et aux phonèmes.

On obtient de la sorte une structure hiérarchisée dans laquelle chaque niveau s'intègre au niveau supérieur. Dans l'analyse de Benveniste, on remarque que, entre deux niveaux, par exemple du trait distinctif au morphème, les constituants de l'unité sont constituants de l'unité supérieure : le phonème est un constituant immédiat du morphème. En revanche, les morphèmes sont bien des constituants de la phrase, mais ils n'en sont pas les constituants immédiats. Il y a donc des éléments intermédiaires entre le niveau morphologique et le niveau phrastique.

arborescence de la phrase. Les composantes du constituant nominal : Syntagme nominal (SN) → déterminant quantifiant (Dét. Q) + groupe nominal (GN)

Groupe nominal (GN) → nom (N) + déterminant caractérisant (Dét. C.)